

# Le tracé impossible et déraisonnable de la frontière

Stéphane Douailler

À Joan Borrell

## Le pouvoir de tracer les frontières

Commençons aussitôt par le déraisonnable. Et faisons-le avec le secours que pourrait apporter en la situation une pièce de théâtre, immensément célèbre: *King Lear*. Une pièce qui brille, parmi celles signées de son auteur, au milieu de ses pièces noires s'achevant dans la folie et l'assassinat. Le contexte dans lequel Shakespeare place sa tragédie est celui d'un monde et d'une Europe qui ne sont nullement dépourvus de frontières. Au contraire. On ne cesse d'y lever des armées, de se battre aux bords du royaume, et, quand les choses tournent mal, de lutter pour sa liberté et pour sa vie. Mais c'est en même temps un monde dans lequel les frontières, qu'on les admette et qu'on les respecte avec plus ou moins de naïveté ou de cynisme, sont déterminées et prévues par des alliances: par des mariages et par des naissances héréditaires. C'est précisément pourquoi elles peuvent être admises et respectées avec plus ou moins de naïveté et de cynisme, et donner matière à des pièces tragiques. Dans *King Lear*, les frontières y sont donc celles qui dessinent pour chacune des trois filles de Lear, Goneril, Régane, Cordelia, un territoire en propre qui leur échoit par le lien de descendance qui les unit à leur père, en même temps que par l'effet de leurs mariages avec le duc de Cornouailles, le duc d'Albanie, et, au cours de l'intrigue elle-même, le prince de France. La pièce de Shakespeare montre, dès sa première scène, la possibilité pour les frontières de passer entièrement sous la loi de l'arbitraire. Dès un tout premier moment

d'exposition, nous sommes en effet mis en présence d'un père, et donc d'une situation de descendance, qui constate ne pas éprouver de préférence pour son fils légitime et ressentir tout autant d'attirance pour un autre fils, illégitime et puîné, qu'il a eu beaucoup de plaisir à faire avec une mère qui était fort belle. Il existe et il conviendrait alors d'enregistrer un *arbitraire des sentiments*, qui mine et éventuellement supplante la légitimité ordonnée des naissances. Et celui-là sera, on le sait, à la source d'une longue série de désirs, d'ambitions, de crimes. La même scène nous enseignait, juste avant, qu'il existerait et qu'il conviendrait aussi d'enregistrer, au sein des alliances, la possibilité d'une égalité arithmétique, que, de son côté, Lear aurait prévu de mettre en œuvre en rendant impossible de discerner la moindre préférence entre les maris de ses deux premières filles dans les lots qu'il a annoncé vouloir leur destiner. Énigmatique pour les plus fidèles compagnons de Lear, incomprise d'eux puisqu'elle rend illisible le monde des alliances, cette stricte égalité vient ainsi doubler l'action arbitraire sur les frontières que les sentiments introduisent à l'égard de l'ordre de la descendance d'un deuxième arbitraire opérant dans l'ordre des alliances, *l'arbitraire d'une égalité mathématique*. Ce deuxième arbitraire paraît en quelque sorte plus étrange que le premier, par où il convient que l'injustice des sentiments soit représentée par un père plus ordinaire, le comte de Gloster, et que l'égalité incompréhensible entre les alliances le soit par Lear.

Entre les deux arbitraires, la relation se présente comme celle d'une part d'indétermination au sein des préférences à une absence de préférence. L'arbitraire des sentiments introduit le désordre des préférences sensibles dans les règles formelles de la transmission héréditaire, et ne rassure qu'à demi sur la capacité à concevoir et à maintenir des préférences sensées dans l'ordre des alliances. L'arbitraire de l'égalité mathématique ainsi que l'indifférence qu'il manifeste désignent un ordre autre que celui de n'importe quelle préférence, sensée ou impulsive, et, tout l'indique, un ordre plus puissant. Ces deux arbitraires, l'un bien identifiable et en quelque sorte trop humain, l'autre au contraire incompréhensible et au-delà de l'humain, vont alors se nouer l'un à l'autre sous la détermination d'un troisième qui est *l'arbitraire du pouvoir*. Une particularité souvent relevée de *King Lear* est d'être une tragédie construite sur une action initiale, brève et décisive, dont les événements ultérieurs ne feront que déplier, dans une ampleur sans égale, les conséquences. À ce moment, qui est celui de l'entrée dans la pièce du roi Lear telle qu'elle s'effectue dès après les tout premiers échanges, celui-ci est dépeint par Shakespeare comme y agissant de façon rigoureusement irresponsable. Il prend des décisions insensées, dont la pièce montrera tous les effets. Mais il prend surtout ces décisions sans considération aucune des liens filiaux, que lui exprime sa fille cadette Cordelia, ni des alliances politiques, que lui représente son plus fidèle allié et affidé qu'est le comte de Kent, et c'est en ce sens, justement, qu'il les

prend hors de toute configuration dont il aurait à répondre. Lear apparaît comme exerçant dans un état d'absolue déliaison le pouvoir qu'il détient sur les frontières de son royaume. *"Meantime we shall express our darker purpose"*. Nous allons, dit-il, manifester ici nos plus secrètes résolutions. La tragédie commence à cette mise en action d'un pouvoir lié par rien d'autre que par des représentations nouées dans un for intime, et alors d'un pouvoir qui se veut aussi bien libéré de devoir exister sur un autre versant et de mêler son existence aux liens, obligations et calculs qui y règnent. *"Know we have divided In three our kingdom: and 'tis our fast intent To shake all cares and business from our age; Conferring them on younger strengths, while we Unburden'd crawl toward death"*. Sachez que nous avons partagé notre royaume en trois, annonce-t-il. C'est notre intention ferme de soulager notre âge de tous soins et affaires et de les reporter sur des forces plus jeunes afin de cheminer déchargé vers la mort. Les mots brodent sur un motif conventionnel. Mais à l'intérieur du thème de la prise de conscience du déclin, de la transmission du pouvoir, de la préparation à la mort, Shakespeare isole une force plus sombre qui vise en réalité un autre partage. Aux forces plus jeunes les contraintes et les embarras de la vie, à celui qui parvient à extraire le pouvoir des limites de la vie la jouissance arbitraire et radicale de ce dernier. Sans doute ce pouvoir n'a-t-il plus d'inscription. N'est-il plus protégé par aucune frontière, et la tragédie en donnera la démonstration catastrophique. Mais le désir nu qui l'habite a aussi des effets sur les frontières qui surgissent de son passage à l'acte et qui se voient contraintes de le prendre en charge.

Séparées des complications de la naissance et de l'alliance liées à ce dont Lear souhaite ne plus avoir à se soucier, les frontières qui délimitent les territoires et les pouvoirs se cherchent, dans la scène écrite par Shakespeare, d'autres appuis, et mettent plus particulièrement à contribution deux registres. Le premier est celui d'un dispositif technique que Lear associe immédiatement à la manifestation de ses plus secrètes résolutions, à savoir celui d'une carte, très probablement conçue sur le modèle de la projection de Mercator de 1569 ou de ses suites.<sup>1</sup> *"Give me the map there"*. Qu'on m'apporte ici la carte, commande-t-il. Le partage du royaume ramené à des divisions sur une carte est l'espace sur lequel l'indifférence d'un pouvoir radicalisé peut se donner cours comme abstraction mathématique, ou encore, ainsi que le suggère une interprétation de cette scène par Marshall Mac Luhan dans *La galaxie Gutenberg*, comme lecture unidimensionnelle du monde. Pour Marshall Mac Luhan, les cartes qui se répandent en Europe à l'imitation de la projection de Mercator sont les cartes de territoires placés sous les yeux. Elles sont les instruments et les symptômes d'un pouvoir qui désapprend de se tourner vers autre chose que ce qui se présente au seul sens de la vue. Et alors que le monde tissé par les naissances, les alliances et les oppositions en chacune d'elles entre la préférence et l'égalité se rappelle encore à l'entrée

1. La première représentation de *King Lear* eut lieu en 1606.

puis au premier plan de *King Lear* comme un monde pluridimensionnel jouant de tous les ressorts du vivre, du sentir, du se remémorer, du forcer l'avenir, la carte sous les yeux que Lear commande d'apporter met ce monde pluridimensionnel à plat, le réduit à deux dimensions, le ramène à un réseau de lignes tracées sur l'unique plan d'un espace visible, uniforme, continu. Les catastrophes que la tragédie du roi Lear déroule inexorablement vers un cataclysme final tirent leurs forces de se produire au sein d'une vie mutilée. Tout entier confiant dans les nouvelles puissances du visible procurées par les projections de Mercator, le pouvoir radicalisé de Lear se rend aveugle aux dimensions plurielles et enchevêtrées du vivant, les ignore, les laisse à leur libre jeu, les pousse à faire retour sur un mode sauvage et dangereux dans le monde plat et aplati des seules maîtrises visibles. Marshall Mac Luhan donnait à cette configuration conçue par Shakespeare valeur emblématique d'un tournant menant à notre présent. De fait, il paraît difficile de nier que les frontières évoquent spontanément pour nous des lignes tracées sur des surfaces planes. Que nous vivons dans un monde où des pouvoirs ne cessent de commander que l'on place des cartes sous leurs yeux. Et que l'existence représentable des territoires sur des cartes dessinées avec une grande précision n'empêche nullement de nombreux lieux de témoigner de la mutilation de la vie globalisée et d'être le théâtre de luttes sauvages qui précipitent dans la folie et dans des actes criminels. Un cas particulier où, pour ceux qui perçoivent ces violences essentiellement de l'extérieur, s'atteste très bien la solidarité entre la visibilité donnée à des frontières faites lignes et la difficulté de penser ce qui se joue en elles est celui où ceux qui ont pour emploi de dessiner l'actualité sur des cartes veulent y montrer en même temps les déchaînements de la violence.

Pour signaler les foyers de conflits, ils apposent par exemple sur la projection géométrique des territoires des sortes d'étoiles de différentes tailles, qui appartiennent à un système d'échelle tout à fait distinct de celui auquel la carte pour sa part obéit strictement, et qui font en quelque sorte exploser en une multitude de points la mince couche géométrique de la carte. De même, ils épaississent et noircissent à gros traits certains segments de frontières, à nouveau sans aucun souci d'échelle mais plutôt comme autant de nuages sombres, pour y montrer des bords supposés d'affrontements ou de menaces d'affrontements. Autrement dit, ils doublent la carte en tant que proprement carte sous les yeux de tout un ensemble de petits dispositifs figuratifs, qui se rapportent au monde non pas selon les règles d'une projection géométrique mais selon le complément d'un théâtre d'ombres plus profondément inquiet des états réels. Cet attelage rustique de la projection géométrique et de la figuration anecdotique fait symptôme d'un sens, et, s'il ne paraît pas vraiment convaincant ni explicatif jusqu'au bout de trouver celui-ci autant qu'elle le voudrait dans la démonstration inlassablement refaite par Marshall Mac Luhan de l'emprise sur le présent du modèle de Gutenberg?, c'est bien

sans doute du côté de la visibilité géométrique et des limites qui lui sont inhérentes qu'il paraît convenir de le chercher. On peut supposer qu'il se tient quelque part entre ce que seraient deux modes extrêmes de cette visibilité. En écart, d'un côté, avec un optimisme rationnel tendant vers des frontières qui sauraient tracer sur une carte les lignes définitives d'une cohabitation pacifiée du monde. En retrait, d'un autre côté, par rapport à son envers pour lequel la géographie et d'abord ses traçages à même le territoire, comme en avertissait la revue *Hérodote*, cela doit être compris comme servant d'abord à faire la guerre. Sachant que de l'un à l'autre pôle les destins de cette visibilité, comme l'exemplifie *King Lear*, semblent se jouer plus spécialement au sein des exercices du pouvoir.

Un deuxième registre doit être pris en considération. Épuré en effet des questions de la naissance et de l'alliance, le dispositif de la projection géométrique prétend s'ajuster, d'un autre côté, à une question nouvelle qui saurait les remplacer et les dépasser. *"Tell me, my daughters, - Since now we will divest us both of rule, Interest of territory, cares of state, - Which of you shall we say doth love us most? That we our largest bounty may extend Where nature doth with merit challenge"*. Dites-moi, mes filles, interroge-t-il, puisque nous voulons nous dépouiller tout à la fois de notre autorité, de notre intérêt à des territoires, de nos soucis d'Etat, quelle est celle de vous dont nous pourrions dire qu'elle nous aime le plus? De telle sorte que nous puissions étendre notre plus ample libéralité là où la nature concourt avec le mérite. Face à sa carte, Lear évoque un certain lien par lequel chaque territoire pourrait se justifier dans sa consistance propre et nouer un rapport à la fois intelligible et unifié aux autres ainsi qu'au tout, et qui se laisserait énoncer avec des mots aimants. Autrement dit, plutôt que de recevoir leurs fondements des transferts d'autorité, remembrements de possessions, reconnaissances de l'aptitude à prendre soin de l'État – toutes données du pouvoir que les naissances et les alliances permettent de régler avec habileté ou dans le conflit et dont Lear veut se décharger d'un coup –, les territoires découpés sur la carte pourraient se saisir de ce qui les fonderait dans une question d'amour. Le registre mobilisé n'est pas sans posséder des précédents dans la pensée politique. Dans d'antiques représentations, il sert par exemple à décrire dans sa force intime et organique un exercice du pouvoir unissant la personne du souverain à tous ses sujets pris un à un en même temps qu'à tout ce qui vit en quelque point de son royaume. Aussi les filles de Lear peuvent-elles bien répondre et chacune se situer. Goneril et Régane improvisent les variations attendues sur le thème et déclarent, non sans emprunter à la part d'exagération imaginaire qu'il admet et favorise, qu'elles ne vivent, pour l'une que grâce aux valeurs que Lear incarne, pour l'autre que par le partage exclusif qu'elle choisit d'en faire avec Lear. Cordelia, de son côté, conteste cette théorie personnelle et organique du pouvoir et rappelle le partage



traditionnel et raisonnable des statuts et des devoirs. Reconnaissable, donc, et éventuellement sujette à débats, cette convocation d'un registre d'amour pour penser et énoncer la chose politique n'en prend pas moins un tour neuf, et, à certains égards, incongru dans la situation, d'être associé par Lear au découpage des frontières. Il semble qu'il y trouve une force supplémentaire. Non seulement Cordelia et la conception qu'elle aurait pu vouloir défendre du rapport d'une fille à son père et d'un sujet à son souverain sont réduits au silence, mais encore les discours de Goneril et de Régane débordent une simple manière que celles-là auraient d'entrer dans le jeu de Lear et dans la représentation postulant un lien d'amour entre un souverain et tout ce qui existe dans son royaume, et visent crûment les parts qu'elles ambitionnent de posséder. *King Lear* décrit en ce sens un passage, dans lequel le registre d'amour tel qu'en certaines occasions il servait à représenter voire à guider l'exercice du pouvoir,<sup>2</sup> radicalise la part de fable qui lui demeurerait attachée, et se présente comme un absolu.<sup>3</sup> Le territoire et ses frontières y apparaissent comme absolument fixés par l'amour. D'accompagnement de l'exercice du pouvoir à diverses fins d'édification ou d'instruction, le registre d'amour entre comme principe déterminant dans son fonctionnement même. Si donc par son action initiale *King Lear* est ce nœud, qui, sur un monde tissé de relations plurielles et enchevêtrées, confère à des frontières dessinées sur une carte et à un registre d'amour introduit au cœur de l'exercice du pouvoir une puissance de détermination absolue, le déroulement de l'intrigue, comme on sait, en expose simultanément et tragiquement l'impossibilité autant que la déraison. Ni les frontières tracées sur la carte ni l'amour posé au principe des partages effectués n'accèdent à la moindre réalité, c'est-à-dire à la moindre forme. Les territoires deviennent confins, landes, brouillards, déchaînements des éléments. Les amours perdent toute figure dans une sensualité grimaçante. La consistance du monde mené vers le néant et vers la folie ne conserve pour ultime, impuissant et éphémère refuge que le dévouement et le travail cachés des serviteurs, des filles et des fils chassés, des alliés bannis. Actualisons à notre tour brutalement cette leçon de *King Lear*. Le pays d'Europe, dans lequel Shakespeare plaçait sa pièce, ressemble bien aujourd'hui à un espace ivre de son pouvoir de programmer des cartes, errant dans un paysage informe, condamné aux grimaces des amours qu'il claironne, ne conservant un semblant de consistance que par le travail caché et méprisé de ses serviteurs en même temps que par l'alliance que secrètement lui gardent ceux qu'il fait politique de chasser et de bannir.

## Matières, formes, agents

Il n'est pas simple de faire coïncider les frontières sur la carte et les frontières physiques. L'image spontanée qui surgit de la carte est une ligne, et l'on cite, pour l'Europe, les précédents approximatifs du *limes* romain ou des *marches*

2. Michel Foucault l'a, entre autres, analysé dans la figure du « pouvoir pastoral » dans « Il faut défendre la société », *Cours au Collège de France 1976*, Seuil/Gallimard, Paris, 1997 et dans « *Ommes et singulatum*: vers une critique de la raison politique », *Dits et écrits. 1954-1988*, IV, Gallimard, Paris, 1994.

3. Ce fut la thèse de J. Kott d'identifier cet absolu dans *King Lear* tout en y décelant les traits d'une absurdité au sein des conditions modernes par laquelle *King Lear* se laisserait directement rattacher à des pièces comme « Fin de partie » (J. KOTT, *Shakespeare notre contemporain*, 1962, I, 6).

féodales. Mais ceux-là demeuraient loin, en réalité, de traduire physiquement une séparation géométrique. Dresser une ligne capable de découper un territoire aussi nettement et efficacement qu'une carte sous les yeux coûte un prix extrêmement élevé, et il fallut historiquement, pour que de telles frontières reçoivent un commencement de réalisation, l'arrivée d'États puissants avant que certains d'entre eux en exportent ensuite le modèle aux autres régions du monde par la colonisation et la décolonisation. Des pouvoirs assez forts pour tenter régulièrement l'entreprise n'ont pas manqué de s'édifier, ni d'avoir laissé sur le sol, aujourd'hui, diverses traces parsemées, de la grande muraille de Chine aux fortifications de Vauban. Au-delà de leurs constructions elles-mêmes, assurément dispendieuses, ces réalisations requièrent tout un maillage administratif et guerrier aboutissant à chaque fois à un agencement complexe de soldats, de douaniers, de passeurs, de contrebandiers. Notre présent y est à nouveau engagé et le paie à un coût démesuré. L'Union européenne s'est dotée d'un organisme nommé FRONTEx. L'Union européenne a honoré la langue française, expose la déclaration d'intention de cet organisme, d'avoir forgé l'acronyme – qui ne laisse pourtant pas de faire étendre quelque étrange synthèse entre l'insecticide Fly-Tox et les produits de récurage Spontex – sur le syntagme effectivement français de "frontières extérieures" pour désigner toute une ligne entourant l'espace Schengen. Le budget de FRONTEx, qui est consacré aux réalités impliquées par la ligne Schengen, et qui reçoit sa dotation financière du Conseil de l'Europe, des États membres et de dons volontaires qu'il n'est immédiatement aisé d'identifier, est passé au cours des trois dernières années de 14 millions d'euros en 2005 à 32 millions d'euros en 2006 et à 72 millions d'euros en 2007. D'abord et d'un côté tourné vers une formation européenne commune des gardes-frontières, vers la transmission et l'acquisition de connaissances en matière d'analyses de risques, de contrôle et de surveillance des frontières extérieures, de généralisation de ce qu'on appelle les bonnes pratiques, FRONTEx s'est adjoint d'un autre côté des moyens croissants d'assistance technique et opérationnelle en matière de migrations illégales en constituant des équipes d'intervention rapide équipées d'avions, d'hélicoptères, de vedettes maritimes, fortes à chaque fois de 500 à 600 agents, et ayant pour fonction de colmater ce que FRONTEx nomme les "maillons faibles" de la ligne Schengen.

Le caractère dispendieux et ultimement dérisoire de l'intention qui préside à cette entreprise s'accroît de prendre conscience que les frontières n'épuisent pas leur réalité dans celles de lignes. Un important travail a été accompli récemment, notamment de la part des géographes qui mènent une lutte convaincue pour séparer leur savoir du service de la guerre, qui recense d'autres configurations épistémiques qu'on pourrait résumer en ces termes. Les frontières auraient pour réalité, en premier lieu, des zones de contiguïtés incertaines. Dans cette figure, elles correspondraient à des

espaces d'affaiblissement d'un pouvoir quelconque sur un territoire et alors à toutes sortes d'étendues fluctuantes où l'action de ce pouvoir tend à cesser sans qu'un autre ait encore commencé. Les frontières nomment là le contact qui n'a pas lieu entre les pouvoirs, l'absence de suture entre eux, et alors aussi bien toute l'existence de cet entre-deux. On peut supposer que cet entre-deux peut être mené très loin, très loin notamment de la représentation de la ligne, pour autant que les zones d'affaiblissement des pouvoirs peuvent surgir n'importe où, et, donc, les frontières consistant en zones de contiguïtés incertaines peuvent en réalité dessiner tout un territoire qu'on ne voit pas, qu'on voit peu, qu'on n'attend pas ne serait-ce que parce qu'on attend des lignes claires. Une remarque qu'il est tout à fait intéressant de faire est de relever que les géographes tendent à considérer que cette topologie de la frontière est la frontière en sa figure fonctionnelle et productive. Une deuxième réalisation des frontières se présente également comme une zone, mais c'est celle au contraire où la puissance d'un pouvoir cherche à se manifester dans toute sa force. Celle-là s'évertue effectivement à réaliser la ligne, et alors elle construit à grands frais un système de protection qui possède son image ultime dans des murs, des grilles électrifiées, des fossés, des espaces entravés, des chemins de ronde, des bandes de sable, des miradors, des caméras de surveillance, des outils de détection de mouvement ou de chaleur, des dispositifs de tirs automatiques, des patrouilles, des forces d'intervention rapide et des équipes juridiques et policières de reconduite à la frontière. Créant les zones d'exclusion et de barrage qu'on peut voir autour des enclaves de Ceuta et Melilla dans le Sud espagnol, le long de la Cisjordanie au Proche Orient, ou en bordure du Rio Grande entre le Mexique et les Etats-Unis d'Amérique, ces frontières en forme de murs, s'aveuglant sur la discontinuité effective des sphères d'existence et des pouvoirs qui requiert d'abord que ceux-là aient été aperçus et reconnus, se consacrent à produire et à entailler une absence de contact et un défaut de suture sous leur contrôle exclusif. Une troisième réalisation des frontières, qui n'est pas sans compléter la deuxième, est le point. Dès lors que les frontières ne sont pas seulement barrières mais encore passages, et, dans l'esprit des exclusions, filtrages, le point est ce qui concentre le lieu de transit. Il est la brèche légale et maîtrisée du mur ou du fossé. Notre présent l'édifie dans les aéroports, dans les gares maritimes, ferroviaires, routières. Il est le point de communication avec le dehors d'un espace clos, et il peut alors prendre, lui aussi, une extension considérable en créant de vastes zones de rétention absolument verrouillées. La multiplicité des moyens physiques et immatériels de communication mène vers une multiplication apparemment anarchique et catastrophique de ces points, et vers la reconstitution, à travers ce que le travail de barrage et de filtrage échoue à y maîtriser, de nouvelles zones de contiguïtés incertaines.

## L'expérience de plusieurs mondes

À travers leur typologie multiple, les frontières donnent alors le sentiment d'osciller entre deux pôles. La fortification, d'un côté, dont les dispositifs de barrage et de filtrage paraissent s'ordonner à une représentation de maîtrise unilatérale de l'espace de contact et de discontinuité avec l'autre. L'invention et l'intensification des zones ambiguës et intercalaires, d'un autre côté, qui sont postulées être, on l'a vu, les frontières en leur figure fonctionnelle et productive. La tension entre ces deux pôles semble moins opposer des entités constituées que diviser, en dernier ressort, chacune de celles qui se forment. Sans doute des images se pressent-elles en nombre, et avec de bonnes raisons, pour figer les choses. Pour lier la fortification aux pouvoirs et à la domination. Pour associer l'exploration des zones sous-déterminées à la création de territorialités nouvelles et à la liberté. Pour mener, par diverses voies, devant le tableau final révélant universellement l'opposition entre la réclusion derrière son mur du puissant et les horizons ouverts du sans frontière. C'est néanmoins d'oscillations plus secrètes et plus ambivalentes que les frontières paraissent tout aussi bien vibrer. Le découpage des territoires généré par une position fortifiée a fourni l'occasion en philosophie d'une page célèbre, et en réalité assez complexe, qui ouvre le deuxième livre du *De natura rerum*: "*Suave mari magno turbantibus aequora ventis E terra magnum alterius spectare laborem Non quia vexari quemquast jucunda voluptas Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est*". Qu'il est doux, chante Lucrèce, quand sur la grande mer les vents soulèvent les flots d'assister de la terre aux rudes épreuves d'autrui: non que la souffrance de personne nous soit un plaisir si grand, mais voir à quels maux on échappe soi-même est chose douce.<sup>4</sup> Ces vers de Lucrèce et ceux qui les suivent immédiatement se consacrent à agencer l'un à l'autre deux plans. Sur l'un, ils évoquent successivement trois situations protégées, d'abord face aux creux d'une mer déchaînée, ensuite face à des lignes armées engagées dans la bataille, enfin face à tous les chemins erratiques sur lesquels l'humanité se dispute la gloire, la richesse, le pouvoir ou le sens de la vie. Sur l'autre, ils dessinent une progression entre ces situations qui conduit à reconnaître dans la dernière, ainsi que dans l'âme instruite qui en est le lieu, la plus sûre des positions. Il est possible de supposer que, loin ici de céder à une illustration de toujours arrêtée dans ses lignes, et alors de donner à reconnaître le savoir philosophique et le havre de tranquillité qu'il est censé être dans des positions identifiées et fixées, Lucrèce cherche à faire exactement le contraire. Le propos ne consiste pas à broder une fois encore sur la constance supérieure du philosophe, mais à suggérer une double expérience. Celle, d'abord, d'inférer de situations protégées que tout un chacun peut connaître, celles de se savoir hors de tempêtes et de guerres, à celles que la philosophie fait vivre. Celle, ensuite, de parvenir à cette compréhension approchée de ce qu'une âme peut éprouver de meilleur en s'appuyant, non pas sur la connaissance des

4. LUCRÈCE, *De natura rerum*, II, 1-4, trad. française d'A. Ernout, Les Belles Lettres, Paris, 1966.

positions fortifiées sur lesquelles le poème de Lucrèce demeure tout à fait vague, mais sur le face à face auxquelles elles donnent le lieu ainsi que sur le différentiel qu'elles font expérimenter. Plutôt que découpes et partages de territoires, les frontières semblent être vibrations entre deux mondes. Aussi est-il rien moins que certain que l'alternative aux puissances recluses, nanties et retranchées dans leurs murs puisse être véritablement représentée par le sans frontière. Quelle que soit ici l'action qui s'est avec lui introduite dans notre monde, quelle que soit la manière dont il réactualise une posture forte et ancienne, le sans frontière paraît bien en sa version répandue demeurer extérieur à la part la plus massive et la plus diversifiée des expériences contemporaines de la frontière. Plus proche de la puissance jusque dans les modes d'action avec lesquels il s'en prend aux fortifications et travaille à les défaire, comprenant et énonçant sa séparation d'avec la puissance comme inquiétude morale et comme souci d'humanité, il semble non seulement demeurer foncièrement dans les marges des phénomènes réels mais encore ne pas savoir clairement désintriquer son action d'un souci d'amour qui appartiendrait à l'agencement même d'exercices contemporains du pouvoir, ni résister au succès littéralement effrayant, publicitaire et à certains égards autoréfutatif, du syntagme de sans frontière, lorsque, débordant l'instauration de médecins, pharmaciens, avocats ou reporters sans frontière, il en vient à faire exister, plutôt que des passeurs de frontières, divers clubs centrés sur des thématiques particulières comme on l'entend de la liste hétéroclite et susceptible d'être par chacun complétée de "patrons sans frontière", "risk-manager sans frontière", "cuisine sans frontière", "coureurs sans frontière", "orques sans frontière", etc.

Aussi une vérité des frontières semble-t-elle bien être d'abord celle des épreuves qu'elles font faire des fortifications, ainsi que de leurs face à face avec un indéterminé. Les fortifications n'épuisent nullement la totalité de leur sens dans le retranchement et l'abri qu'elles procurent aux nantis. Elles demeurent, là même où elles le font avec mauvaise grâce, où elles répugnent à s'y soumettre, où elles vont jusqu'à consacrer tous leurs efforts à se le dissimuler en perdant – comme on le voit de notre temps – tout sang-froid et toute mesure, sous la loi de l'hospitalité qu'elles peuvent accorder. Hospitalières malgré les formes de vie qui aimeraient se tenir exclusivement derrière elles, hospitalières en dépit de l'inhospitalité, du cadénassage, de la traque, des retours à la frontière, les fortifications le sont d'abord dans leur valeur de signe. Elles le sont dans la figure de signes d'abri et d'assistance pour le face à face avec l'indéterminé, qui parviennent à des zones mal définies de pouvoirs affaiblis, qui y transmettent un appel, qui y convoquent les plus courageux ou les plus fous à se mettre en chemin malgré les périls et les humiliations. Elles le sont encore aux lieux, par exemple, où les fortifications se focalisent sur des points filtrants tels que les développent aujourd'hui les



gares, les aéroports et les zones de rétention qui essaient à partir d'eux, en y étant, malgré la violence des opérations de filtrage, sous la forme de zones toujours plus importantes de contiguïté, d'attraction, d'affairement complexe et de suspens, points de contact virtuels et réalités quasi immatérielles mais incroyablement persistantes d'un accueil de tous ceux qui se présentent et de n'importe lequel d'entre eux.

L'épreuve et l'expérience du face à face de la fortification et de l'indéterminé sont rattachés par Lucrèce, d'une façon insistante et intrigante, au sentiment d'une douceur. "*Suave mari magno (...)*". Il est doux quand sur la grande mer (...). Cette douceur n'est évidemment pas sans se mélanger, chez Lucrèce lui-même, avec une amertume et un travail à son endroit qui sont certainement le dernier mot du poème, et il semble qu'on puisse alors, pour pénétrer quelques aspects du climat émotionnel qui entoure aujourd'hui les frontières, se référer, par exemple, à une très étrange scénarisation de la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis d'Amérique opérée dans le Sud, à quelques mille kilomètres de là, par le parc d'aventures Eco Alberto. Pour une centaine de pesos, on peut sur un parcours intitulé *Caminata nocturna* y vivre l'expérience traumatisante de la traversée de la frontière avec reconstitution de fleuve, de marais, de bosquets, de projecteurs, de patrouilles et de chiens policiers. Étrange et terrible suavité, certainement, que celle de ce divertissement, qui, à mille kilomètres au sud de drames effectifs, avec la garantie d'être à l'abri, offre le grand frisson de patauger dans le noir et dans la boue au risque d'être découvert et fictivement exécuté par la *border patrol*, attire les touristes et fait de substantiels bénéfices. Il semble qu'on atteigne ici un des sommets du cynisme, sauf à relever que la petite bourgade mexicaine de l'État d'Hidalgo qui a installé ce parc d'aventures a beaucoup sacrifié au passage réel et terrible de la frontière du *Rio Grande*. Elle y a perdu ses meilleurs hommes. Le parc Eco Alberto les fait en réalité revivre chaque soir en faisant vivre par d'autres, quels qu'ils soient, le terrible affrontement avec la frontière fortifiée. Mélange de tragédie et de divertissement, il transmet sur les frontières, au sein du monde contemporain, discours, image, expérience, émotion. Agissant par le moyen de la *katharsis*, qui demeure en réalité une notion et une pratique inélucidées, il communique un sens encore ouvert. Dans un texte intitulé "Il n'est frontière qu'on n'outrepasse",<sup>5</sup> Edouard Glissant évoque une œuvre analogue. Réalisée par un clandestin ramené de force au Mali, elle consiste en une installation à destination des enfants, fichée en plein désert ou en quelque terrain vague, pour "leur apprendre ce qu'est une tentative de passage à travers un barrage de frontière". "Un grillage planté là tout déglingué, de ceux qui servent à signaler plutôt qu'à protéger un jardin, ponctué de silhouettes comme des mouches, on dirait mangées par le grillage, et toutes minuscules blessées déchirées qui tentent d'escalader cet infini (...) Le grillage hoquette dans le vent brûlant (...), et l'illustrateur

5. GLISSANT, Edouard, "Il n'est frontière qu'on n'outrepasse", *Le monde diplomatique*, octobre 2006.

confirme calmement qu'il recommencera, et qu'il ne peut pas revenir dans son village les mains vides et qu'il essaiera encore, et qu'il n'aura jamais peur de mourir, et qu'enfin les grillages barbelés piqués de viandes humaines ne sont pas invincibles". E. Glissant rappelle que les légendes aiment à représenter les passages comme si des géants les gardaient. Et alors il peut arriver à ceux qui engagent leurs vies dans le projet de franchir les frontières de devoir être à hauteur de ces géants. Car il faut certainement une énergie gigantesque pour affronter leurs terribles murs. Mais cette énergie suffit peut-être qui se trouve à la place élevée, n'importe laquelle, que les géants occupent, et d'où l'on voit des deux côtés de la ligne de franchissement: les abris en même temps que les mers déchaînées, que les armées qui s'avancent les unes contre les autres, que les hommes errant à la poursuite de la gloire, des richesses, du pouvoir, de la vie.